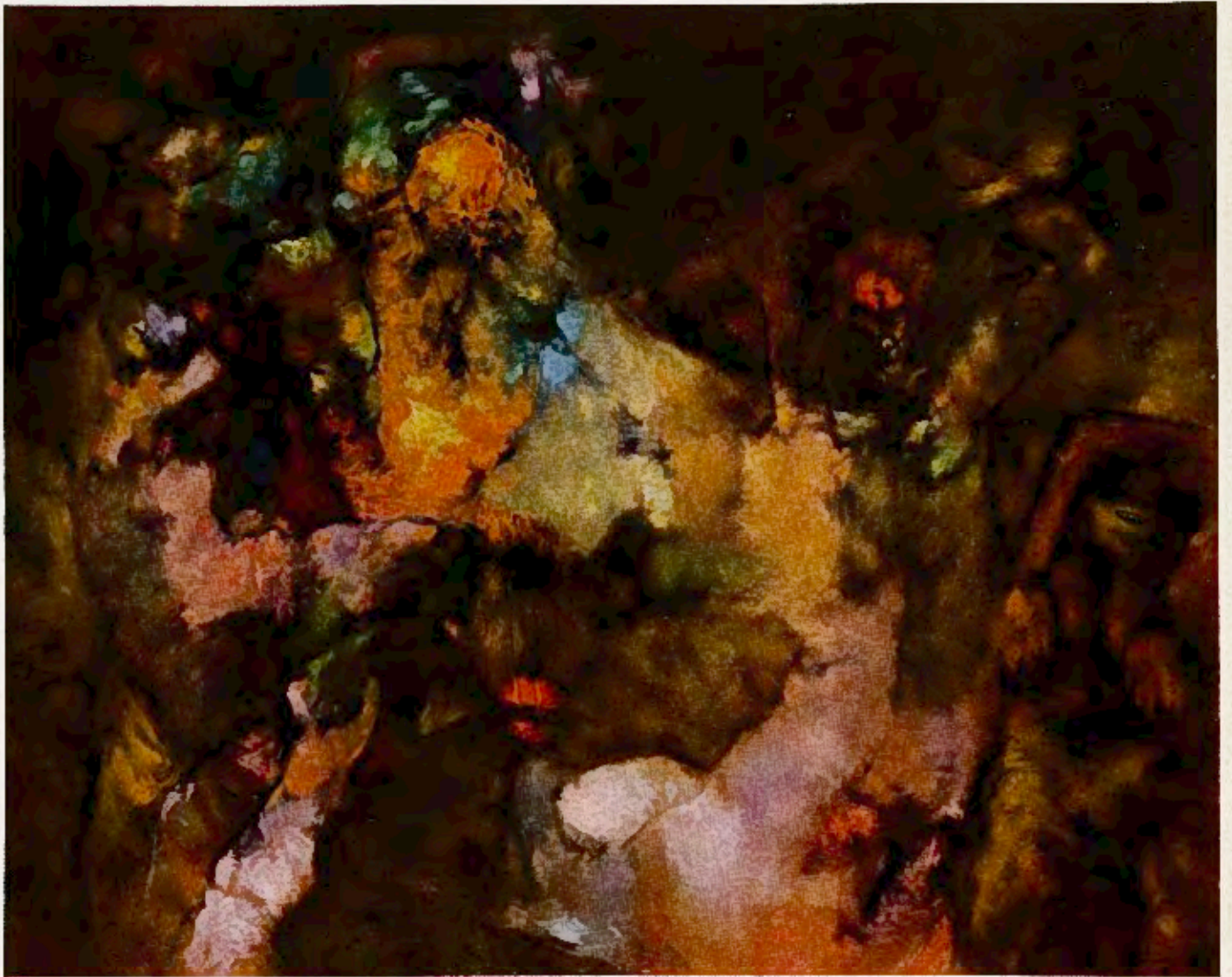




TANNING



KENNINGAR.

DOROTHEA TANNING

PEINTURES RÉCENTES

15 mai - 6 juin 1962

GALERIE MOURADIAN ET VALLOTTON

41, RUE DE SEINE - PARIS VI

AVANT les années 50, Dorothea Tanning avait été l'une des *imagières* les plus hallucinantes et les plus riches du surréalisme, auquel elle avait donné une saveur particulière ; il n'y avait dans ses toiles rien de ce calcul intellectuel et desséchant qui faisait des toiles surréalistes, quelquefois, des démonstrations et des tours de force. Chez elle, le surréalisme était comme naturel ; on dirait même qu'elle était poussée vers lui par des hantises impératives et irrépressibles, sans nécessairement partager l'échafaudage de recettes, de mots d'ordre et de précautions que comportait, après quinze ans d'existence, ce mouvement. Sa manière de peindre, à cette époque-là, relevait moins de la minutie artisanale d'un Yves Tanguy ou d'un Salvador Dali, que d'un mouvement moins surveillé, comme apparenté, dans la facture, aux post-expressionnistes.

Ce que ce peintre tenait déjà de définitif et de superbement personnel alors, c'était tout l'éventail de ses thèmes. Il y avait, dans cette séduction à la fois somnambule et par instant hargneuse, des enfants à la puberté trop précoce, des maisons et des gares où l'on souffrait comme si elles étaient des prisons mal camouflées, des animaux et des fleurs prêts pour la métamorphose, et surtout une exhortation à goûter à quelque caresse pressentie, invisible, équivoque, dont il n'était pas certain qu'elle ne fût l'annonce d'une caresse plus grave et plus coûteuse : celle de la mort peut-être. Ces thèmes, de plus en plus essentiels, et dépouillés de leurs éléments chatoyants, se sont dégagés dans la décennie suivante, pour prendre une ampleur symbolique, exploitée avec une précision exemplaire.

Ainsi, le spectateur quittait le domaine onirique enveloppé de brumes pour des obsessions plus directes, plus gênantes, plus franches. L'univers intérieur

de Dorothea Tanning trouvait une illustration immédiate dans la préhension. Les embrassades entre chiens et filles de la même taille restent comme des images typiques de cette période, dont le chef-d'œuvre est sans doute une toile intitulée *La jeune fille et la mort* et qui représente un homme trapu d'un certain âge, serrant contre lui une fillette, dont le corps se débat entre plancher et plafond. L'étrangeté obsessionnelle de l'anecdote ne devait pourtant pas retenir le peintre longtemps. Voici six ou sept ans déjà, elle s'éloignait de la représentation unique.

Alors commençait une aventure picturale d'une originalité rare, qui atteint aujourd'hui à sa plénitude, une plénitude faite de perfection dans la richesse des formes et dans l'audace des anecdotes à moitié dites, à moitié soustraites à qui les observe : un jeu savant et sans cesse recommencé entre ce que la toile peut signifier de traduisible, et ce qu'elle doit signifier de non-signifiant. La présente exposition fournit de remarquables exemples de cette manière qui — on le devine sans jamais pouvoir en saisir de façon précise la cause, comme si tout, à propos de Dorothea Tanning était, philosophiquement, intuitif et à la fois nécessaire — allie si bien l'abstrait et le figuratif, le don de la forme et le refus de l'image trop nette. Tout se passe en effet comme si dans chaque tableau deux sollicitations jouaient à s'additionner et à s'annuler dans le même temps. L'une de ces sollicitations est dans l'arrangement des formes fluides ; l'autre est dans l'offrande d'une histoire qui ne veut pas consentir à devenir une histoire clairement racontée.

Analysons la première ; elle est d'une variété peu commune, dans les couleurs comme dans l'organisation des lignes. Après plusieurs années de prépondérance donnée aux verts pâles, aux roses, aux bleus clairs, le peintre s'est tourné résolument vers les bruns, les gris, le noir et le blanc, surtout entre 1959 et 1961. Aujourd'hui, on assiste à une sorte de synthèse de ces couleurs, auxquelles sont venues s'ajouter des jaunes et des violets prune particulièrement somptueux. Les formes ovales, dans toutes les variations de l'ellipse, sont présentes comme naguère, mais des lignes droites sont venues résolument découper des zones qu'on dirait parfois tyranniques, à l'intérieur d'une constante transformation, qui s'opère — on en garde l'impression très vive — sous les yeux mêmes du spectateur. Tel est le savoir-faire technique, que ce véritable règne de la forme en devient un parti pris d'une irrésistible séduction. Le tableau bouge, rentre en lui-même pour mieux s'épanouir, comme une fleur ou comme un muscle dont on ne verrait pas tout de suite l'emplacement. Dans les tableaux « décidés »,



AMIS OU ENNEMIS?

le mouvement est strident ; ailleurs, il tire des avantages inattendus de ce qui peut passer pour des taches ou le produit du hasard ; les taches sont scrupuleusement étudiées cependant, et le hasard est là pour avaliser une grande volonté de concentration.

L'autre sollicitation est dans la mise en page picturale d'une anecdote que Dorothea Tanning nous livre et en même temps nous empêche de saisir tout à fait.

LES TOURISTES DE PRAGUE.





CATACLYSME.

inouï? Vous n'y êtes pas : c'est à une fête que vous assistez plutôt, où les arbres ont pris visage humain et où les hommes sont des arbres travestis en ... A moins que tous n'aient raison : il s'agit d'un univers de rêve, où les passages de l'impossible à l'improbable se font sans le secours de la lucidité.

Mille raisonnements sont ainsi suscités ; le principal, c'est qu'aucun d'eux ne s'impose aux autres. Le rêve est délicieux — et merveilleusement crispant — dans la mesure où, chaque fois que l'on s'y enfonce, on se perd, d'une perte toute particulière : on change soi-même de nature. Ces toiles provoquent des mutations

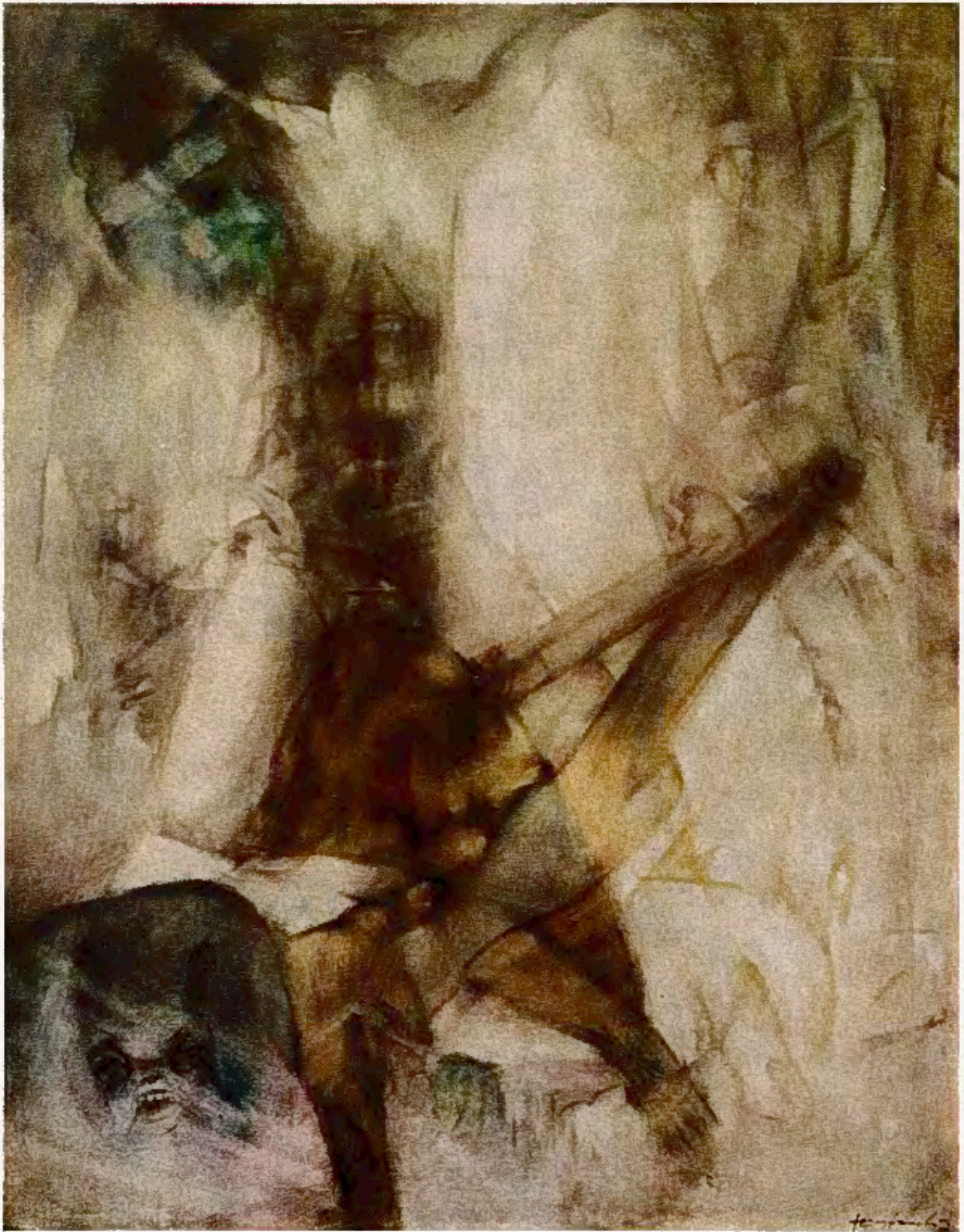


VISITE ÉCLAIR.

bien graves ; peut-être faut-il soi-même se faire vapeur, objet translucide ou nuage pour communier avec elles. Aussi peut-on se demander si, chez elle, l'anecdote naît de la forme, ou si, au contraire, l'anecdote s'arrête soudain, pour engendrer un jeu de formes qui finissent par la masquer. De toute façon, si l'on maintient le problème dans une optique strictement professionnelle, il est permis de définir la méthode du peintre comme une interpénétration perpétuelle — perpétuelle, parce qu'elle est dynamique et n'admet pas de temps mort — de l'abstraction lyrique et de la figuration, chacune d'elles s'accomplissant aux dépens et à la fois au profit de l'autre.



PLUS FORT QUE MOI.



ANGES MORDUS.

Des toiles comme *Amis ou ennemis?* ou *Plus fort que moi*, par leur densité même, sont des exemples parfaits de l'art de Dorothea Tanning. Il y a là une décision qui canalise la fantaisie du spectateur, et lui enjoint de concevoir dix ou quinze interprétations de ce qui lui est offert ; en même temps, la nécessité des formes lui interdit de faire de son rêve un vague-à-l'âme sans objet, de sorte que ces dix ou quinze interprétations ne sont, en fin de compte, que les variantes de la même humeur, laquelle a pour curieuse fonction de *se métamorphoser en soi, par soi et pour soi*, sans jamais se disperser.

Quels que soient sa complexité et les prolongements qu'elle puisse susciter, une œuvre n'est viable et durable que si elle s'impose à l'instinct et aux sens. Tel est, fastueusement, le cas de celle-ci. Elle est caressante, câline, pleine d'inquiétudes, lesquelles peu à peu dévoilent un arrière-fond de fables, ni tout à fait exprimées ni tout à fait fuyantes. Un dialogue s'établit entre les toiles et le spectateur : pas à pas, regard après regard, contact après contact, ce dernier *est invité* à entrer dans les tableaux. C'est seulement après cette visite qu'il pourra comprendre — le sentiment est moins simple qu'on ne pense — ce que tant de formes et d'anecdotes veulent dire ; il sait même que sa présence dans le sein de cet univers en facilitera l'exploration et la mise en clair. L'invitation à comprendre devient alors une invitation à recréer, et une invitation à *co-réver*.

Un périple de cette espèce — descente aux enfers ou voyage à travers le miroir — révélera au voyageur des aspects nouveaux ; ces angoisses, ces caresses, ces délices ne sont-elles pas aussi une manière de rachat, et comme les premiers symptômes d'un absolu à caractère mystique ; une mystique qui commencerait par louer le péché ? Les anges de Dorothea Tanning ont la salive voluptueuse.

ALAIN BOSQUET